

## La journée inaugurale : un débat sur le présent et l'avenir des sciences sociales

Les sciences sociales semblent entrées dans une phase nouvelle de leur histoire. Sommairement, trois phases historiques peuvent jusqu'à présent être distinguées : une première phase qui jette les fondations des grandes problématiques (Comte, Tocqueville, Marx, Pareto) qui ne cesseront d'être reprises ultérieurement ; une deuxième phase marquée par une différenciation disciplinaire et la conquête de la l'exigence d'une spécificité méthodologique (Durkheim, Weber, Malinowski, Ecole de Chicago, Parsons) ; une troisième phase, celle des années 1960-1970 marquée par la critique du projet d'une théorie générale, l'explosion des paradigmes théoriques et l'expansion des objets d'étude (Garfinkel, Goffman, le structuralisme, Crozier, Touraine, Bourdieu, le post-structuralisme, la théorie du choix rationnel...). La question qui se pose aujourd'hui est celle de savoir comment assumer cet héritage et en faire usage porteur au point où nous en sommes. Entrons-nous progressivement dans une quatrième phase, identifiable et univoque? Que signifie le développement des sciences sociales en 2007 ?

Le débat de cette journée inaugurale de notre école doctorale portera sur deux axes (l'un plutôt épistémologique, l'autre plutôt politique) et établira la connexion entre les deux.

1. La première thématique est celle des finalités des sciences sociales. Quelle est la finalité assumée/affirmée par les sciences sociales ? A quoi « servent » finalement la sociologie, l'anthropologie, la démographie ?

Cette question se pose autant en contexte scientifique qu'en contexte pratique :

- en contexte scientifique, dont le monde institutionnel académique garantit (en principe) l'existence, la question de savoir ce qu'il faut expliquer de la réalité sociale, et dans quel but, est une question centrale du scientifique engagé dans une construction d'objet. Cette question a une portée autant théorique (elle concerne les axiomes fondateurs de la science et les concepts mobilisés) autant qu'empirique (elle concerne les objets choisis, la sélection, la collecte et l'interprétation des données). La science doit-elle être intéressée (terme qui pourrait demander une petite explicitation) ? Doit-elle être critique ? En quoi un scientifique en sait-il plus long que les acteurs sur eux-mêmes ? Qu'est-ce qu'une intention d'objectivité ou une démarche d'objectivation compte tenu de l'histoire du débat épistémologique en sciences sociales ?

- en contexte pratique, la question de l'usage des catégories des sciences sociales par les acteurs sociaux est fondamentale pour la recherche. Beaucoup de recherches sont désormais financées et orientées par des pouvoirs (même des « petits pouvoirs »), pouvoirs qui peuvent être très respectables mais qui ont des intérêts autres que scientifiques. Comment la production scientifique s'articule-t-elle aux pratiques sociales ? Cette question classique de

l'épistémologie des sciences sociales reçoit-elle aujourd'hui une nouvelle signification (par rapport aux trois périodes antérieures) ?

2. La deuxième thématique est celle de la construction d'une « bonne » communauté épistémique en sciences sociales. Il s'agit donc de « politique » de la science non au sens de ses retombées sur la société, mais au sens de la constitution de son milieu « interne ». Cette question épistémologico-politique a remplacé la question épistémologique, devenue obsolète, de la « science unitaire » (de la théorie générale), dont le marxisme ou le fonctionnalisme constituaient les paradigmes. Nous voyons aujourd'hui se constituer des communautés épistémiques selon des régimes divers : autour d'une orthodoxie épistémologique disciplinaire (en économie néo-classique par exemple) ; autour d'orientations et de concepts partagés, dans une perspective interdisciplinaire (il s'agit alors de ce qu'on appelle des « courants », des « tendances » comme l'approche « néo-institutionnaliste », par exemple, ou l'« approche par les capacités ») ; autour d'objets thématiques, tolérant une multiplicité d'approches pas nécessairement cohérentes entre elles (on parlerait sans doute plutôt de « champ », comme la santé, l'éducation, le travail...) ; autour de postures idéologiques qui ne sont pas ou plus nécessairement explicitées selon des canons d'une quelconque « orthodoxie ». Quels sont les avantages et les désavantages de ces manières de « faire communauté » ? Que peut être une communauté des sciences sociales consciente aujourd'hui de son unité et de sa pluralité ? Y a-t-il communauté des sciences sociales et surtout volonté d'une communauté définissable, repérable ? Comment résister, en tant que sciences sociales, aux pressions extrêmement fortes qui viennent d'autres savoirs qui s'emparent de la direction et la gestion du changement social ?

3. Le lien entre la première thématique (épistémologique) et la deuxième thématique (politique) devrait être éclairé et expliqué concrètement. Les dispositifs de formation et les dispositifs de professionnalisation peuvent être considérés sous cet angle. En particulier, qu'en est-il de l'insertion des personnes – et en particulier des jeunes doctorants – dans cet univers ? Les difficultés, impasses et promesses des parcours doctoraux méritent d'être dépliés : internationalisation, formation au métier, précarité sociale, « minorisation » du doctorant, problèmes de langue, rapport au terrain, champ théorique, encouragements à devenir « distancié » et « critique » etc. Quel est l'apport spécifique d'une école doctorale en sciences sociales sur le plan universitaire, et même au-delà, sur la scène intellectuelle et politique ?